

Flammarion / OMBRES NOIRES

JAX MILLER

Candyland



PAR L'AUTEUR DE
Les Infâmes

GRAND
PRIX DES
LECTRICES
ELLE

POLICIER 2016

Candyland

DU MÊME AUTEUR

Les infâmes, Éditions Ombres Noires, 2015

Jax Miller

Candyland

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Claire-Marie Clévy*

OMBRES NOIRES

Ouvrage publié sous la direction
de Caroline Lamoulié

Titre original :
Candyland

© Jax Miller, 2017

Pour la traduction française :
© Éditions Ombres Noires, 2017
ISBN : 978-2-0813-77974

Prologue

Vinegar 1982

Dans l'hiver tétanique de 1982, une famille amish du comté de Vinegar faisait place autour du placenta abandonné sur le pas de leur porte. Le souffle tiède des narines des chevaux renforçait l'atmosphère, et un vent tranchant comme une lame de rasoir fendait leurs yeux écarquillés. Là où la bourgade aux feuilles d'or des descendants d'immigrés allemands se terminait, on distinguait, dans le comté voisin de Cane, le commencement des mines de charbon des montagnes de Pennsylvanie, les contours bleuis des crêtes ressortant sur une terre blanche, un ciel de lin, les fumées noirâtres du monde des Anglais. Comme si les montagnes de Cane avaient flairé l'odeur du sang, la mort s'était jetée en salivant sur la pureté de Vinegar, couteau aiguisé brandi, prête à les dévorer vif.

L'âme de Levi Gingerich bouillonnait derrière ses yeux, ses articulations noueuses frémissaient sous l'effet de la peur et du sifflement hivernal de fin novembre. « Ma fille était enceinte », se disait-il, tâchant de s'en convaincre. Il contemplait la neige infinie, scrutant la gueule glacée de Cane à l'horizon, en essayant de comprendre ce qu'elle pouvait bien essayer de lui dire. « Elle ne peut pas être allée loin par ce temps. Sûrement pas jusqu'à Cane. »

Cane, jadis considérée comme le cœur sucré de l'Amérique, malgré son centre rendu creux par l'éventrement des moindres falaise et fourmilière à la recherche de charbon, désormais

une vague tache de sang sur une carte. Cane la métallique, la froide. Cane l'impie.

Les hommes rentraient des champs avec la gorge à vif et de longs bâtons, dont ils s'étaient servis pour battre l'herbe à la recherche de Sadie Gingerich, âgée de seize ans, et du nourrisson. Sous leurs chapeaux à larges bords, ils regardaient l'hiver se teinter du rouge et bleu d'une voiture de police silencieuse, qui avançait avec prudence sur le verglas. Dans la maison, les femmes se hâtaient de préparer du *schnitz un knepp* et de l'*apea cake*¹ pour ravitailler les travailleurs des champs, leur soutien collectif s'exprimant sous la forme de plats traditionnels et de café épais.

Le flic était nouveau dans le métier, et suçotait un bonbon au sirop de bouleau pour lutter contre sa gueule de bois. Il faisait trop froid pour un fichu crime, trop glacial pour quoi que ce soit. Depuis la route, il observait le va-et-vient de la foule sombre autour de la ferme où il était le premier à intervenir. Il se gara, s'équipant de son talkie-walkie et pressant le plat de ses mains sur ses yeux. Tout le monde le regardait, l'attendait, le plaçait au centre d'une attention qu'il n'avait pas désiré. Une fille et un bébé portés disparus. Il était prêt à parier qu'on retrouverait la gamine bien vivante dans le monde réel, où on avait le droit de porter des vêtements de couleur et de montrer un bout de mollet.

« Toujours le même coup, avec ces bouseux. »

1. Deux plats typiques de la cuisine allemande de Pennsylvanie : le premier est un ragoût à base de jambon, de pommes séchées et de boulettes de pâte, le second un gâteau assez dense. (N.d.T.)

Première Partie

HIVER

De nos jours

À première vue, Sadie Gingerich était une femme parfaitement quelconque : un tas d'os anémique assemblé à la va-vite par un créateur négligent, des pommettes et des yeux de granit. Elle avait quelque chose de rigide, mais il suffisait d'entamer la conversation avec elle pour comprendre que ces dehors impassibles, trop sévèrement plaqués, dissimulaient bien d'autres facettes. La plupart vous auraient fait pleurer.

Elle peaufina la corne d'abondance sur la table de la salle à manger, jusqu'à ce qu'elle l'estime plus que parfaite, effaçant du pouce une tache d'un rose cireux sur une prune. À chaque fois qu'elle entreprenait une activité, c'était avec les sourcils froncés et la sueur perlant quasiment au front ; Sadie avait l'obsession des apparences.

Thanksgiving était une des périodes de l'année les plus chargées pour sa boutique, *La Maison en sucre*, mais elle s'était accordée une rare soirée de congé pour préparer le dîner avec une précision et une rapidité toutes militaires. Tandis que les fours refroidissaient et que le calme revenait, elle laissa tinter son verre de vin dans la maison vide, grimaçant après une gorgée inhabituelle mais bien méritée de Riesling, sans s'apercevoir qu'elle avait un filet de cranberries collé dans ses cheveux blonds, qui blanchissaient aux racines comme de la meringue au citron. Elle se délassa les

pieds en les faisant craquer sur le parquet, vérifiant l'heure toutes les trente secondes.

Elle attrapa un morceau de farce au porc et à la pomme pour se le jeter dans le gosier et le mâcha en grinçant des dents. Elle délogea de la langue un bout de thym coriace coincé dans sa molaire et jeta un coup d'œil derrière elle, à gauche puis à droite ; une manie récurrente chez elle, comme si elle avait jadis eu des ailes, rognées pour ne laisser que des moignons sanguinolents et inutiles.

Elle se resservit un verre pour faire passer les dix-sept heures qu'elle avait mises à concocter cet impeccable festin, bien trop copieux pour elle et Thomas, qui avait près de trois heures de retard. Ou plutôt quatre jours et dix heures, depuis la dernière fois où ils étaient censés se voir ; et il ne semblait toujours pas décidé à se montrer. Elle avait espéré que la tradition de Thanksgiving l'attirerait à la maison, et elle était furieuse de s'être trompée. Le vin blanc tournait à l'aigre sous sa langue, se changeant en venin amer. Mais elle le recracha dans un souffle. Elle ferait comme si de rien n'était, naturellement. Sadie paraissait incapable de se mettre en colère, même lorsque ses joues crémeuses se teintaient d'écarlate. Elle lissa sa jupe crayon, tripota ses talons avec ses orteils sous la table.

« Ça faisait longtemps qu'on ne s'était pas vus. »

Elle expulsa son impatience par les narines, redressa les épaules, et se mit à trifouiller un plat avec une cuillère. « J'ai rajouté un peu plus de morceaux de guimauve dans les patates douces, comme tu aimes, dit-elle à la présence imaginaire de son fils. Je les ai bien fait caraméliser, juste pour toi.

— Tu m'as déjà vu manger cette merde ? » aurait-il rétorqué s'il avait été là.

Sadie pencha la tête. « Ça va refroidir. » Ses paroles s'éteignirent dans un bruit sec de bouchon de bouteille qu'on ouvre.

S'il avait été dans la pièce, son fils aurait levé les yeux au ciel avec un soupir exaspéré. « À quoi ça rime ? Pourquoi faut-il que tu nous tortures comme ça ? Toujours à te sentir

obligée de meubler les silences avec ta voix insupportable, comme une obstructionniste.

— Une quoi ? »

Elle aurait juré qu'il utilisait des mots à rallonge dans le seul but de lui donner l'air idiot, pour la rabaisser, pour faire son intéressant. Beaucoup de gens pensaient déjà que ses capacités intellectuelles laissaient à désirer, à cause de ses origines, comme si naître à Vinegar vous dotait par défaut d'un QI limité. Sadie planta son regard dans les yeux inexistantes de son fils, qui faisait tourner une fourchette entre la table et la pulpe de son doigt.

« Tu es mort, dit-elle.

— Oui, mais au fond de toi, tu es plus morte que moi », ricana-t-il.

Elle ferma les yeux jusqu'à ce que la faille psychologique qui déchirait son cerveau se referme et, lorsqu'elle revint à elle, son fils avait disparu.

Thomas avait trois heures et demie de retard et les crêtes de la salade de pommes de terre penn-dutch¹ commençaient à durcir. Sadie récupéra le plat pour l'emporter à la cuisine. Il lui faudrait à peine une heure pour ranger ce qu'elle avait mis si longtemps à préparer, puis les restes se couvriraient de moisissure en une ou deux semaines. Elle versa la sauce brune dans l'évier en se demandant si sa folie ressurgissait après toutes ces années, si c'était possible, si c'était vrai, si c'était ce qu'il fallait.

Elle décrocha le téléphone, et composa de mémoire le numéro du commissariat de Cane.

« Allô, je voudrais signaler une disparition... »

Son appel était une épine dans le pied de policiers pressés de quitter le navire pour éviter les bouchons de Thanksgiving.

1. Mot dérivé de « Pennsylvania » et « Dutch », désignant la culture et le dialecte des descendants d'immigrés allemands installés en Pennsylvanie. Jadis très répandue dans l'État, cette culture ne survit plus que dans les communautés isolées, comme celles des Amish. (*N.d.T.*)

Sur le plan de travail de la cuisine, un petit poste de télévision diffusait les informations en silence. Le portrait-robot qui réapparaissait à intervalles réguliers depuis Dieu seul savait quand s'affichait à l'écran, accompagné d'une offre de récompense, avertissant la population locale qu'on recherchait une montagnarde du nom de Ruby Heinz, considérée comme armée et dangereuse, et qu'il ne fallait approcher sous aucun prétexte si...

« Ici l'inspecteur Braxton. »

Un fard involontaire colora le visage de Sadie alors qu'elle récupérait ses petits pains brioqués dans la corbeille pour les ranger dans un sac de congélation. Ses mots étaient prêts à fuser, comme un fusil chargé, jusqu'à ce qu'elle déglutisse et que Braxton soit obligé de se répéter. Elle expira pour chasser le rouge de ses joues et lâcha une phrase à toute vitesse, avant de pouvoir raccrocher :

« Je voudrais signaler une disparition. »

Braxton soupira au bout du fil, ne l'écoutant que d'une oreille pendant qu'il ajoutait un pli à son nœud de cravate Windsor. « C'est encore vous, miss Gingerich ?

— Mon fils, Thomas, commença-t-elle. Il n'a pas donné signe de vie depuis...

— Oui, je connais Thomas, répondit-il d'un ton las. Écoutez, je suis sûr qu'il va réapparaître. Il doit être fourré au pieu avec quelqu'un.

— Fourré au quoi ?

— Au pieu. Vous savez, comme... »

Sadie lui raccrocha au nez, grimaçant quand la peau de sa main se coinça entre le combiné et la base du téléphone. Elle ravalait une boule d'angoisse. Sa moelle épinière se durcissait, sa mâchoire était si crispée qu'elle lui faisait mal, et avant même qu'elle s'en rende compte, le saucier vola dans les airs, comme une grenade d'abats et de verre explosant sur la petite télévision, en plein milieu du visage de cette criminelle à l'allure de sorcière, Ruby Heinz.

« Espèce de... espèce de... »

Elle poussa un grognement à la place d'un juron, incapable de se salir la bouche avec de pareils mots.

Elle se hissa sur le plan de travail à côté de l'évier de la cuisine et attrapa ses cigarettes sur le rebord de la fenêtre. Regardant les étincelles et la fumée s'élever du boîtier calciné qui avait été sa télé, elle inhala une bouffée de tabac. Elle n'en était pas fière. Cette mauvaise habitude ne l'avait reprise que récemment, à cinquante ans. Elle jeta un nouveau coup d'œil par-dessus son épaule, un tic à la limite de la paranoïa ; mais cette fois, elle aperçut les premiers flocons de la saison qui parsemaient la nuit, au dehors.

Dans cette première neige tout droit venue du nord des Appalaches, son esprit divaguait, la ramenant trente-quatre ans en arrière, comme si elle marchait sur de la glace qui craquait à mesure qu'elle s'enfonçait dans son passé. Les flocons de fin novembre la transportèrent en 1982, où une Sadie bien plus jeune patageait dans la neige brûlante d'un village amish de Vinegar, le comté voisin de Cane. Elle soufflait dans les langes de Thomas, le réchauffant contre sa poitrine pour la première fois. C'était la nuit la plus noire qu'elle avait jamais connue, à seize ans, se vidant de son sang à travers le tissu épais de sa chemise de nuit, laissant une traînée de neige d'un rouge velouté dans son sillage. La mort s'insinuait en elle, l'hémorragie la refroidit de l'intérieur. Et tandis qu'elle se rappelait avoir effleuré de ses lèvres la partie molle du crâne de Thomas, elle avait presque oublié son coccyx disloqué dans l'horreur de l'enfantement, ses hanches déboîtées comme un bœuf ayant perdu son joug. Et le vent qui hurlait, l'enveloppant dans un froid glacial qui réclamait une offrande sacrificielle avant de manifester le moindre signe d'apaisement.

Une dernière étincelle jaillit du poste de télévision détruit sur le plan de travail, ramenant Sadie au présent, avec un frisson et une douleur au pelvis qu'elle avait étouffée depuis longtemps.

Depuis ce jour, elle détestait l'hiver, se languissait des nuits de juillet et des lucioles, des siestes dans un hamac et de la limonade dont le goût acide restait sur les lèvres, du reflet brillant de la nuit sur des eaux calmes et tièdes.

Sentant le froid s'immiscer dans la cuisine, elle tira une dernière fois sur sa cigarette consumée jusqu'au filtre et l'écrasa au centre de la tarte à la citrouille et au lait de poule la plus raffinée qu'on aurait pu imaginer. Puis elle changea d'avis et se mit à grignoter la garniture autour du mégot.

« Pourquoi me détestes-tu à ce point, mon fils ? demanda-t-elle. Après tout ce que j'ai fait pour que tu viennes au monde... Tu n'es qu'un ingrat. »

Cette fois, son fils ne répondit pas.

L'inspecteur Braxton. Un très bel homme, pour qui ne le connaissait pas. À une époque, il aurait pu avoir toutes les femmes qu'il voulait. Sauf que Braxton n'avait jamais été destiné à faire de vieux os. Son problème ne venait pas de circonstances extérieures, mais de ses penchants autodestructeurs, combinés à des goûts déplorables en matière de femmes ; et le fait qu'il entamait l'apéritif au saut du lit n'arrangeait rien. Le flic alcool. Un cliché vivant, en somme. Sa mère devait l'avoir biberonné au whisky, parce que personne ne pouvait se rappeler une époque où il n'avait pas été amer.

Il affichait une joie forcée, sa femme Deb et lui s'acharnant dans le vieux numéro du couple heureux en ménage. Dieu que ces deux-là se haïssaient... Mais ils sauvaient les apparences. Assis aux extrémités opposées de la grande table du restaurant italien *Botani's*, ils levèrent ostensiblement leurs flûtes de prosecco.

La salle tamisée dansait à la lueur de bougeoirs en verre, les nappes en lin rouge décorées de miettes de pain et de fourchettes à dessert étaient enduites de tiramisù.

« J'aimerais porter un toast », déclara Deb en se levant avec une petite courbette, son corps faussement juvénile projetant une ombre étirée derrière elle, comme le monstre que Braxton voyait en elle.

« Je voulais simplement dire à quel point j'étais fière de mon mari, qui a servi cet État et notre communauté pendant près de trente-cinq ans. »

Les invités poussèrent des *oh* et des *ah* attendris, comme une bande de crétins. À la droite de Braxton se tenait son chef et beau-frère, le capitaine Junior McIntosh. Il savait à peine qui étaient les autres, et s'en fichait éperdument. Mais il continuerait à sourire comme un bon toutou et à prétendre qu'il appréciait chacun d'entre eux.

« C'est vrai, il y a eu des moments difficiles, des moments où j'ai dû dormir dans un lit froid parce qu'il était occupé à résoudre un crime ou poursuivre des malfaçons... »

Je suis sûr que tu en as trouvé un autre où te réchauffer.

« Mais je lève mon verre à la santé de Braxton, l'amour de ma vie, et un homme sur qui nous pourrions tous prendre exemple. »

Les invités se joignirent au toast avec des « bien dit ! » Ça, pour jouer du pipeau, Deb savait y faire.

Junior serra l'épaule de Braxton. « Enfin, on l'a encore avec nous pour une semaine, avant qu'il soit officiellement à la retraite. »

Deb dévisagea son mari, une flamme brillant dans le regard. « Je crois que j'arriverais à tenir jusque-là. »

L'une de ses insupportables amies vint mettre son grain de sel : « Quelqu'un a des nouvelles d'Allison ? »

Braxton se racla la gorge en pensant à la fille de son cousin, l'enfant que Deb et lui n'avaient jamais eue, qui s'était introduite chez eux pendant qu'il faisait la sieste la semaine passée, et était repartie avec les bijoux de la grand-mère de Deb. Il devrait se rappeler de faire le tour des prêteurs sur gages du coin plus tard.

« Elle n'a pas pu venir », dit-il avec un sourire, expédiant le sujet pendant qu'il jetait un coup d'œil au bar, à l'autre bout la salle. La télévision en surplomb affichait le portrait-robot familial de Ruby Heinz qui faisait une énième apparition comme fugitive vedette de Cane. Il regarda sa montre et poussa Junior du coude : « On n'a plus qu'une demi-heure. »

— Merde, t'as raison. » Junior s'essuya la bouche avec sa serviette en tissu, puis recula sa chaise.

« Déjà ? » geignit Deb.

Braxton se contorsionna pour attraper sa veste. « Tu peux venir, si tu veux. Ça serait pas une mauvaise idée, pour montrer ton soutien et tout.

— Peut-être, dit-elle en croisant les bras, mais il faut bien que quelqu'un s'occupe de nos invités. »

Braxton se leva sans presque mobiliser les muscles de ses jambes, poussant sur ses bras au milieu du cliquetis des couverts. Il boitait légèrement, résultat d'une blessure au genou remontant à l'époque où l'université de Pennsylvanie était un rêve tangible et où une bourse de joueur de football américain aurait pu le propulser vers l'univers trépidant et séduisant des grandes villes, à des années-lumière de Cane. Ce genou et Deb avaient gâché sa vie, et cela se lisait sur son visage à chaque fois qu'il s'asseyait ou se levait, se couchait ou se déplaçait. Il s'approcha de sa femme, repoussa les ballons en aluminium accrochés au dossier de sa chaise et lui colla un baiser sur le crâne.

« Et personne ne le fera mieux que toi », dit-il.

Junior et lui quittèrent le restaurant pour rejoindre Main Street, accueillis par un froid mordant. Ils regardèrent un camion de pompier filer en silence vers le marché de Noël annuel de Cane.

« Bon sang, j'ai horreur de ces trucs, dit Junior.

— Tu n'auras qu'à lire mot pour mot ce que j'ai écrit, fit remarquer Braxton. Tu accueilles officiellement Rose dans notre équipe, tu souhaites un joyeux Noël aux péquenauds, tu allumes une bougie à la con pour les mineurs disparus, et c'est plié.

— Ça a l'air facile, à t'entendre.

— Ça l'est. »

Le froid de décembre s'infiltrait dans la moelle osseuse de Braxton, ce qui n'arrangeait pas son problème de genou. Il se

fraya un chemin en claudiquant dans la foule du marché en plein air : des dizaines de stands vendant des décorations de Noël et des saucisses grillées, du vin chaud et des couvertures en patchwork amish. La foire apportait un peu de vie à la blancheur du paysage hivernal, un spasme traversant la main d'un mourant pour redonner un semblant d'espoir à Cane.

Braxton récupéra un cierge auprès d'un des habitants du coin, avec une petite assiette en carton collée en dessous pour recueillir la cire. L'odeur du popcorn sucré-salé et du whisky chaud embaumait l'air ; la nuit s'illuminait peu à peu de lanternes en papier vertes et jaunes, tandis que la foule se rassemblait autour du podium, où son abruti de chef se préparait à faire un discours.

Rose, le nouvel inspecteur appelé à remplacer Braxton, le rejoignit avec une pomme d'amour dans une main et des fiches cartonnées dans l'autre. « Tu travailles ce soir ?

— À ma grande joie. » L'ironie était la langue maternelle de Braxton.

« D'où tu sors ça ?

— Du stand de Sadie Gingerich, *La Maison en sucre*. Franchement, elle cuisine comme personne.

— Les Amish sont les meilleurs dans le genre.

— Sadie vient de chez les bouseux ?

— Ne me dis pas que tu n'avais pas remarqué, grogna Braxton. Ça se voit comme le nez au milieu de la figure. Mais c'est bientôt à toi, tu devrais balancer ce truc.

— Pourquoi ?

— On attend un minimum de professionnalisme de ta part. » Braxton plongea la main dans son manteau pour attraper une flasque et en avala une gorgée sous sa parka, claquant des lèvres quand il releva la tête pour respirer.

« Elle m'a dit qu'elle attendait son fils, qu'elle ne l'avait pas vu depuis un moment.

— Tu veux parler de l'inestimable Thomas Gingerich ! » Braxton enfonça les poings dans ses poches ; Rose épuisait ses dernières réserves de patience.

« Tu es nouveau ici. Tu connaîtras bientôt tout le monde.

— Attends, ce n'est pas le gérant du drugstore Chancey ?
Celui qui nous a appelés il y a quelques semaines ?

— Lui-même. Où est-ce que tu bossais avant, déjà ?

— Happy Valley.

— Et qu'est-ce que tu as dit à Sadie ?

— Que je t'en parlerais, mais elle m'a répondu qu'elle l'avait déjà fait. Et que tu l'avais envoyée promener, en disant qu'il était sûrement au pieu avec quelqu'un. »

Braxton se retourna pour chercher Sadie Gingerich du regard, rencontrant les enfants armés d'animaux en ballon de baudruche et les cônes de barbe à papa qui s'alignaient entre eux.

« C'est le célibataire le plus en vue de Cane ; je mise là-dessus. »

L'espace d'un instant, l'univers de ces deux personnes que tout opposait se rejoignit : celui de Braxton, noyé dans la vodka tandis qu'il prenait une gorgée sans s'en cacher, et celui de Sadie saupoudré de sucre tandis que les habitants de Cane faisaient la queue pour acheter ses confiseries maison. Fixant l'ouragan de sucre autour de la femme, Braxton reprit :

« Ne fais pas attention à elle. Sadie est l'angoissée en chef de la ville. »

Il se retourna vers le podium.

« Elle appelle toutes les semaines pour se plaindre d'une connerie ou d'une autre. Des gamins sur sa pelouse, un nid-de-poule dans une rue... Son plus grand rêve serait de monter un comité de surveillance de quartier, mais ne parlons pas de malheur. »

Rose haussa les épaules et fourra la pomme d'amour dans sa bouche, un jus rouge dégouлина de ses mâchoires.

Braxton donna un petit coup de coude à son futur remplaçant au moment où Junior déboulait fièrement sur la scène, avec l'air d'un type qui vient de pondre un livre de développement personnel galvanisant, un genre de spécialiste

de la motivation carburant à la coke. D'un sourire trop enjoué, il commença :

« Aujourd'hui, nous prenons un moment pour saluer la mémoire de ceux qui nous ont quittés trop tôt. Le feu de mine de 1978 a coûté la vie à cinquante-huit hommes et reste l'un des événements les plus tragiques de l'histoire de Cane. »

De vieilles photos des défunts étaient affichées derrière Junior. L'incendie souterrain de Cane, aussi tristement célèbre que celui de Centralia, avait entraîné la mort de cinquante-huit mineurs brûlés vif, piégés sous terre. Cela faisait quarante-six victimes de plus que le désastre de 1959 dans les mines de Knox, en Pennsylvanie (désastre que les habitants de Cane accusaient d'avoir tué l'industrie du charbon à lui seul), mais autant que la catastrophe de Twin Shaft, en 1896. Cela dit, Braxton était certain que tout Cane attendait anxieusement que les rescapés de l'incendie succombent à l'antracose ou se suppriment d'eux-mêmes, pour que le comté puisse se targuer d'avoir une longueur d'avance dans au moins un domaine.

Junior réclama une minute de silence avec un rire gêné. *Mon Dieu, c'est vrai qu'il est nul.* Rose s'éloigna, laissant Braxton à une nouvelle gorgée de vodka. La fumée des grills occultait les stands, et la chorale de Noël composée de retraités déguisés en anges faisait une pause.

Pendant que le reste de la foule contemplait ses chaussures, Braxton observa le marché, incapable de relâcher l'attention. C'était un enfoiré de première, aucun doute là-dessus, mais on ne peut plus vigilant. À travers une marée de flammes de bougies vacillantes et de têtes baissées, il croisa le regard froid comme la pierre d'une femme qui le fixait, debout, à côté d'un stand de donuts au cidre. Elle ne se déroba pas, le dévisageant comme s'ils étaient seuls au monde – ce qui aurait aussi bien pu être le cas. Il savait à quel genre de personnage il avait affaire. Elle lui fit signe d'approcher

d'un hochement de tête, encapuchonnée, se fondant dans le décor.

La fourrure de lapin de son manteau chatouillait les parties gercées de son visage. Elle était emmitouflée dans une peau de daim, ses cheveux secs comme de la paille dépassant de sa capuche, des bourses en cuir et des andouillers de cerf pendant à chacun de ses membres. Braxton la retrouva là où l'ombre était imprégnée de vapeurs de *boilo*, une boisson de Noël traditionnelle mijotée pendant des heures, très populaire dans la région, où recevoir du charbon à Noël était synonyme d'espoir. *Tous les vilains petits garçons et les vilaines petites filles sur la liste du Père Noël habitent à Cane.*

« Inspecteur Braxton ? » lança la femme avec un accent des Appalaches marqué.

« Plus que pour une semaine. »

Elle détourna le visage dans la pénombre à l'approche d'un passant, croisant le regard de Ruby Heinz sur un avis de recherche collé au flanc de la camionnette de donuts.

« Ça ne me ressemble même pas, dit-elle en arrachant l'affiche, qu'elle jeta par terre.

— Expliquez-moi pourquoi je ne devrais pas vous interpellé. Terminer ma carrière en héros.

— Parce que vous voulez savoir pourquoi j'ai fait tout ce chemin pour vous voir. Pourquoi j'ai pris ce risque. » Ruby le détailla de la tête aux pieds.

« Allons faire un tour.

— Vous auriez pu envoyer quelqu'un d'autre. »

Ignorant sa remarque, elle tourna les talons et commença à s'éloigner.

« Ce n'était pas une question, inspecteur Braxton. »

« Ici, ça ira », dit-elle alors qu'ils approchaient du pont de Winter's Rock.

Braxton s'exécuta, gara sa voiture en laissant le moteur tourner. « Pourquoi là ? »

Pour toute réponse, Ruby ouvrit sa portière et se dirigea vers le pont, l'une des nombreuses structures décrépites qui décoraient Cane, comme les guirlandes de Noël fatiguées et disloquées d'un rêve nostalgique. Le vent hurlait, à dix bons degrés en dessous de zéro, une température suffisamment basse pour ralentir la circulation sanguine.

« C'est la première fois qu'on se voit, non ? »

Braxton grogna en signe d'assentiment.

« Et vous n'avez pas peur que je vous descende ? »

— L'immortalité est une de mes qualités les plus attachantes, dit-il en refermant sa portière. Et je suppose qu'il y a des dizaines de personnes avant moi sur votre liste.

— Vous supposez bien. » Elle l'étudia un moment. « Je vois qu'il vous reste du sang Kendricks, quelque part. Une bande de fils de pute, tous têtus comme des mules. »

Braxton sortit sa flasque, se rappela avec déception qu'il l'avait déjà vidée, et laissa tomber les dernières gouttes dans la neige. « Si vous voulez le dire comme ça. »

Les Heinz. Croiser un membre du clan en dehors de Cokesbury Mountain – et en hiver, par-dessus le marché – relevait de l'anomalie. On considérait même ça comme un mauvais présage, en ville (et question superstition, les habitants de Cane se posaient là). Depuis le pont, Braxton distinguait la silhouette de Cokesbury, un massif couleur d'os brûlé, à cheval sur les comtés de Vinegar et Cane : un no man's land réservé aux montagnards des Appalaches, une espèce à part. De nombreuses légendes locales tournaient autour d'eux, souvent insensées, colportées par des bavards en manque de distraction. La communauté était célèbre pour sa reine mère, Ruby Heinz. Et si vous aviez déjà bu de la gnôle de contrebande ou fumé de la meth dans le coin – si vous aviez regardé le journal de vingt heures ces dernières années, tout simplement –, vous saviez parfaitement qui elle était. Il avait beau voir régulièrement sa trogne aux infos, Braxton avait fini par se demander si elle avait jamais existé, ou s'il ne s'agissait que d'une figure folklorique née des

commérages et du téléphone arabe local. Certains disaient qu'elle avait des yeux rouges et des écailles, d'autres qu'elle pouvait jeter des sorts. Ces rumeurs venaient surtout du fait qu'elle était une montagnarde... et de qui était son père, le père de son père, et ainsi de suite. En tout cas, tout le monde savait qu'elle n'était pas le genre de personne qu'on voulait contrarier. Pas depuis que l'industrie de la meth s'était fait un nid douillet entre ses griffes de sorcière.

« Je devrais vous arrêter.

— Vous êtes peut-être une tête de mule, dit-elle en détournant les yeux, mais je ne pense pas que vous soyez stupide. »

Braxton lui jeta un regard oblique, la haïssant pour son nom, pour tout ce qu'elle était. Il s'appuya sur la rambarde du pont, la tête baissée, regrettant déjà de lui avoir adressé la parole.

« Tous les flics veulent votre peau.

— Il paraît, dit-elle avec un reniflement dédaigneux.

— Pourquoi moi ? demanda Braxton en croisant les bras. Je veux dire, depuis quand les Heinz ont-ils besoin des flics ? Alors que vous avez toutes ces règles et ces lois rien qu'à vous là-haut ? Votre famille s'est montrée très claire là-dessus, depuis une bonne centaine d'années. »

Il la regarda répondre dans un petit nuage glacé :

« Danny.

— Évidemment », marmonna-t-il.

Les femmes vieillissaient plus vite que la moyenne, là d'où elle venait ; son visage était sculpté comme du bois, avec une ossature taillée à la serpe, à force de vivre au grand air pendant des hivers plus longs que la plupart des hommes ne pouvaient le supporter. Ruby écarta un pan de son manteau pour décrocher une carabine de sa ceinture et l'appuya sur la rambarde rouillée du pont, laissant à peine le temps à Braxton de mettre la main sur son arme de service. Débarrassée du fusil, elle s'installa confortablement par terre, baissant les yeux vers Treacle Crick.

« Nerveux ? »

Elle sortit une cigarette de sa poche et l'alluma d'un claquement de Zippo, une étincelle dans la poche noire de Cane.

« Qu'est-ce que vous fabriquez dans la vallée à cette saison ? »

Ruby était le genre de femme qui ne parlait qu'en cas de nécessité. Elle ne voyait pas l'intérêt de bavarder inutilement, ne gaspillait jamais une parole ni une émotion. D'ailleurs, les Heinz étaient connus pour être indéchiffrables : des gens inexpressifs, en toutes circonstances. De vrais amours.

« Ma famille se fie à très peu de gens en dehors de la montagne, dit-elle. Mais votre cousin Danny en fait partie. Il m'a dit qu'on pouvait vous faire confiance.

— Je suppose que ça ne concerne pas votre planque...

— Comme si vous ne saviez pas où me trouver. »

Elle laissa ses jambes pendre dans le vide, levant les yeux vers Cokesbury Mountain.

« Depuis que nos grands-pères se sont entretués pour la gnôle, les gens de votre espèce ont été assez malin pour ne plus monter là-haut. »

Les flots noirs de la rivière s'écoulaient avec fracas en contrebas, bordés de verre, là où l'eau avait commencé à geler après la récente vague de froid. Braxton observa la frontière entre les deux comtés. C'était Treacle Crick qui séparait le pays minier de Cane des pâturages dorés et des silos étincelants de Vinegar. Tous deux étaient à présent tapis dans l'ombre, les cheminées et les hauts-fourneaux tournant au ralenti avec des ronflements de monstre endormi.

Ruby sortit un flacon en terre cuite de son manteau.

« Danny a dit que ça pourrait peut-être vous motiver. Ce n'est qu'un premier acompte. Et vous ne trouverez pas de meilleure cuvée en ville. Aussi pure que la virginité. »

Pour se faire une idée de l'endroit, il fallait comprendre que la gnôle de contrebande et la meth étaient des denrées

précieuses à Cane, quasiment aussi prisées que l'or. Depuis la récession américaine, la monnaie de Cane était frappée dans l'illégalité. Le comté était devenu (ou resté, selon les avis) une zone de non-droit, que Braxton tentait d'empêcher de se désagréger comme une boule de graisse brûlante, les concepts de loi et de justice lui filant entre les doigts. Il s'accroupit à côté de Ruby, en s'efforçant de dissimuler l'effort que cela demandait à son genou.

Elle fit voler les braises durcies au bout de sa cigarette, qui se reflétèrent dans son regard d'acier, imperturbable et sans peur. Un regard comme Braxton n'en avait jamais vu ailleurs.

« Mais vous savez d'où je viens, reprit-elle. Est-ce qu'il faut vraiment que je menace d'écorcher vif tous les gens que vous aimez pour que vous m'aidiez ? »

Braxton refusait de céder.

« C'est mal parti, vu votre façon de demander.

— Comme je vous l'ai dit tout à l'heure : ce n'est pas une question. »

Ruby n'avait pas le temps de se livrer à un combat de coqs. Avec ses ongles noirs, elle extirpa une photo graisseuse de ses peaux de bêtes. Gagné par la curiosité, Braxton la lui prit des mains. Le cliché montrait un jeune garçon posant avec un vélo.

« Il n'a que treize ans, inspecteur Braxton. Et il est trop jeune pour survivre seul cet hiver.

— Qu'est-ce que je regarde ?

— Owen, murmura-t-elle d'une voix rendue rauque par un régime trop riche en gasoil. Mon fils, Owen Heinz. Il a disparu cet été.

— Pourquoi avoir attendu si longtemps ? »

Ruby haussa les épaules.

« On pensait qu'on le trouverait. Si quelqu'un pouvait le faire, c'était nous. Mais... il s'est évaporé. Et cet hiver... Il y a quelque chose qui cloche, dans cet hiver. Mon intuition me trompe rarement là-dessus. »

Avec un doigt laissé nu par ses mitaines, Ruby traça un cercle dans la neige.

« Croyez-moi, vous connaissez les bois mieux que la plupart d'entre nous », dit Braxton.

Ruby ravala sa fierté pour déclarer :

« C'est le troisième qui a disparu cette année. »

Braxton étouffa un hoquet de surprise dans son écharpe. « Trois gosses disparus ? Je n'y crois pas.

— Vous pensez que je n'ai rien d'autre à foutre que d'alpaguer un flic pour lui raconter des conneries ?

— Il faut que vous fassiez un signalement...

— Non, ce qu'il me faut, c'est un foutu coup de main. Pas un signalement. Pas des branleurs de flics qui n'en ont rien à foutre des gens comme nous. Et encore moins des types qui veulent ma peau, comme vous me l'avez si bien rappelé. »

Ruby brûlait d'une telle colère qu'on la sentait quasiment émaner de son corps. « Danny a dit que je pouvais vous faire confiance, et je suis venue vous demander de l'aide, bon Dieu, même si ça me fait plus mal qu'un coup de poing dans le bide. »

Leur quart d'heure romantique fut interrompu par le talkie-walkie de Braxton, crachant une flambée de parasites.

« Hé Brax, où t'es passé ? fit la voix de Rose.

— Je suis allé pisser. Qu'est-ce qu'il y a ? »

Pendant qu'il attendait la réponse, Braxton planta ses yeux dans ceux de Ruby.

« S'il vous plaît », le supplia-t-elle.

Rose reprit : « Quelqu'un vient de découvrir le cadavre d'un homme dans les mines du Nord. Il a été attaqué par un ours, apparemment.

— Un homme ?

— C'est ce que j'ai dit. »

Et ce n'est que le premier jour de la saison de la chasse, pensa Braxton. Il leva les yeux vers les étoiles, y cherchant une réponse. Mais il n'en trouva pas.

« Qui étaient les autres ? »

Le regard de Ruby se détendit à ce début de consentement. Elle lui tendit deux polaroids montrant les autres garçons : « Celui-ci s'appelle Pearl Nash, mais on le surnommait Moose, parce que Pearl fait nom de fillette. Et là, c'est Vern Garland. »

Elle sortit une feuille de papier, et quand elle la déplia, Braxton s'aperçut qu'elle savait à peine écrire. Il lâcha un ricanement incrédule :

« Et où voulez-vous que je commence ? »

— Au dernier endroit où on l'a vu, j'imagine » dit-elle en baissant les yeux vers la silhouette d'une grande roue qui se profilait dans la neige.

« Candyland. »

Membre après membre, Braxton et l'équipe de police municipale extirpèrent des profondeurs sombres des mines de charbon du Nord le cadavre d'un homme blanc. Braxton n'avait jamais vu un mort aussi difficile à identifier, comme si la houillère l'avait avalé et broyé, avant de se gargariser avec ses os et de le recracher à l'entrée.

« Tu crois que c'était un chasseur ? demanda Rose à Braxton.

— T'as déjà vu un chasseur avec un costard ? » *Crétin.*

Braxton regarda les arêtes sombres des visages qui se découpaient dans la nuit d'hiver. Une nuit baignée de lune et ponctuée par la vapeur des souffles et du café chaud dans les thermos. Un couple de vieux sans-abri était pelotonné à l'entrée de la grotte, l'une des nombreuses caries qui avaient précédé la réputation à l'eau de rose de Cane. C'étaient deux hippies qui semblaient ne jamais être redescendus d'un trip à l'acide dans les années 1960. Ils restaient tétanisés, secouant la tête à l'idée qu'un cadavre soit venu entacher le décor de leur communauté de vagabonds, comme on en trouvait à foison dans les labyrinthes et les mines qui truffaient les chaînes appalachiennes des Allegheny et Pocono.

Derrière Braxton, la neige indigo voilait les montagnes, un décor qui aurait eu sa place sur une carte de vœux, s'il s'était trouvé là pour n'importe quelle autre raison. Les étoiles brillaient comme des lampions festifs, rappelant qu'un autre monde existait en dehors de la routine municipale et du train-train monotone de la vie à Cane. Braxton chassa l'ivresse de ses yeux avec ses gants humides, ne distinguant que des bribes de ce que ses collègues et les vieux hippies racontaient, tandis que la visite de Ruby Heinz trottait encore dans un coin de sa tête.

L'apathie de Braxton avait grandi au même rythme que son cynisme bien affûté ; même lui se rendait compte que son entourage savait qu'il était soûl. Ça ne l'avait jamais arrêté, toutefois. Tant qu'il faisait son boulot, personne ne trouvait à y redire. Et pour cause, puisque son beau-père, feu Senior McIntosh, avait été le maire le plus révééré de Cane, un ancien capitaine de police qui possédait une belle part du charbon du comté. Voilà ce qu'on gagnait à être assis sur un petit pactole appartenant à sa belle-famille, dans une ville encore plus petite.

« Brax ! » appela Rose.

À travers son mal de cœur grandissant, Braxton se fit la réflexion que Rose était l'incarnation même de l'élève modèle : enivré par le rêve américain, avec sa femme et son bébé tout neufs. Il leur donnait un an, deux maximum. *Les rêves ont la vie courte à Cane. Tu verras.*

Il se retourna pour contempler le puzzle morcelé qu'était la victime, mains sur les hanches. Le froid polaire atténuait l'odeur de la mort, un goût de soufre venu des mines abandonnées qui lui collait au palais.

Un juron lui échappa tandis qu'on déposait des parties du corps de l'homme sur le col verglacé de la montagne. Ses articulations grincèrent quand il se pencha pour examiner le cadavre. Les flashes occasionnels des appareils photo de l'équipe scientifique faisaient scintiller la nuit austère, pour qui aurait levé les yeux depuis le fond de la vallée.

Ils étudièrent le carnage, la peau de la victime assortie à la palette de l'hiver, le sang changé en encre.

« On n'a pas affaire à un professionnel, en tout cas.

— Un professionnel ? demanda Rose en penchant la tête. De quoi tu parles ? Un ours professionnel ?

— Suis-moi. »

Rose lui emboîta le pas pour rejoindre les hippies qui s'emmitouflaient dans leurs couvertures de survie.

« Où avez-vous trouvé le cadavre, exactement ? » demanda Braxton.

Le vieil homme aux grosses lunettes releva la tête.

« Juste ici, dit-il en indiquant la grotte. Derrière le vieux wagonnet de mine. »

Braxton et Rose s'enfoncèrent à l'abri du tunnel large d'une dizaine de mètres, parcouru de rallonges électriques orange qui alimentaient les lampes industrielles suspendues trois mètres plus haut, à la jonction entre les parois et le plafond. La roche était froide mais bloquait le vent, un écoulement de gouttes d'eau leur parvenant des profondeurs, ainsi qu'un bruit semblable à celui qu'on entendrait en posant un coquillage contre son oreille. Ils contournèrent le wagonnet pour examiner l'endroit où les anciens rails disparaissaient dans la poussière.

« Tu vois ? dit Braxton. Pas une goutte de sang.

— L'ours n'aurait pas pu le traîner là après qu'il se soit vidé de son sang ?

— Possible, mais peu probable. »

Braxton mit les mains sur ses hanches.

« Qu'est-ce qui manque d'autre ? »

Son collègue regarda autour de lui, mais ne vit rien. Il secoua la tête.

« Cherche encore », dit Braxton en repartant vers la sortie.

Quand ils furent de nouveau près du cadavre, il indiqua la tête de la victime :

« Passe la main dans ses cheveux. »

Rose, qui ne comprenait toujours pas, eut un mouvement de recul.

« Allez, passe la main dans ses cheveux », insista Braxton.

Rose s'agenouilla et fit ce qu'on lui demandait. Les cheveux de la victime étaient poisseux de sang ; il lui manquait un bout de crâne. La bile monta dans la gorge du policier, rendu livide par la nausée. Des bouts de verre tombèrent sur la bâche.

« Bien. Tu as vu du verre là-bas ? »

Rose secoua la tête.

« Ça pourrait venir du fond de la grotte. Des gamins ont laissé des bouteilles de bière pas loin de l'endroit où on l'a trouvé. »

Un haut-le-cœur secoua ses épaules.

Braxton commençait à en avoir marre, de se sentir obligé de le contredire sur le moindre putain de détail. À moitié saoul, et gardant à l'esprit qu'il serait déchargé de ses fonctions dans moins d'une semaine, il s'accroupit à côté de lui en crachant :

« Pousse-toi, couillon de bleu. »

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que personne ne l'observait. « Tu vois ça ? Tu le vois ? » dit-il en désignant une série d'entailles sur plusieurs côtes exposées de la victime, dont l'une présentait une concentration chaotique d'estafilades. Il s'empara d'une côte, et la souleva pour passer la main en dessous.

« Mais qu'est-ce que tu fous ? »

Un craquement sec retentit dans l'air, comme si on avait ouvert une cannette de bière fraîche.

« Je parie que tu n'as jamais vu de morsure d'ours, hein ? » continua Braxton. Eh bien moi, je suis d'une famille de chasseurs. On traque l'ours et tout ce qui vit dans ces bois depuis que mes ancêtres anglais se sont installés ici au xvii^e siècle et sont devenus trappeurs. »

Il inspecta les organes mis à nu, trop englués de sang pour que Rose les identifie.

« Ne te fie pas à mon costard et à ma cravate : c'est ma garce de femme qui choisit mes fringues. Il y a un cul-terreux bien planqué au fond de moi. » Braxton détourna le regard pendant que ses mains s'affairaient sous les côtes, en brisant une nouvelle pour mieux manoeuvrer. « Je reconnais une morsure d'ours au premier coup d'œil, et ces marques sur les os n'ont pas été faites par une bête. »

Rose se mit à paniquer, ravalant son vomi.

« Tu vas saloper la scène du crime !

— Si tu dégueules, je te botte le cul.

— Putain, mais arrête ! hurla Rose dans un souffle.

— Du calme. Tu n'auras qu'à mettre ça sur le dos de l'ours. » Il continua de tâtonner, les yeux fixés sur les montagnes, son pouce et son index trifouillant au fond de la cage thoracique de la victime.

« Et voilà ! »

Il extirpa un mince mais long fragment de métal du tas d'organes.

« Un bout de couteau de cuisine, si je ne me trompe pas. »

Les joues écarlates, Rose se précipita vers le premier rocher qu'il trouva pour rendre tripes et boyaux. Braxton en eut honte pour lui ; il se demanda combien de temps cet amateur saboterait le boulot qu'on venait de lui confier. Il ricana quand Rose se releva avec un grognement, sortit un sachet plastique de sa poche et l'ouvrit d'un coup sec pour qu'il y dépose le bout de métal.

« T'aurais pas dû faire ça, bredouilla-t-il. Si on me pose la question, je ne mentirais pas pour...

— Joyeux Noël, l'interrompit Braxton en lâchant le fragment de lame dans le sachet. Pas de sang, du verre dans les cheveux : qu'est-ce qu'on en déduit ? Que le type a juste été largué là. On l'a tué ailleurs.

— Hé, chef ! appela un des policiers depuis la grotte, avant de rejoindre les deux inspecteurs au pas de course. J'ai trouvé ça vers le fond.

— Parfait. »

Braxton ôta ses gants, et réclama l'objet d'un claquement de mains.

« C'est l'instant de vérité, les filles. »

Il dégagea le badge du cordon dans lequel il était entortillé, et son cœur se serra.

« Putain de merde.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Rose en essuyant les vomissures de pomme d'amour sur sa bouche.

— C'est le gamin de Sadie Gingerich. »

Sadie alluma une cigarette dans l'aube naissante, toisant le jour qui se levait comme s'il avait un sacré culot, de se montrer comme ça. Le mois de décembre alourdissait ses os, et la fumée comprimait encore sa poitrine. Cane avait expiré dans la poigne de fer d'un impitoyable hiver appalachien. C'était une petite bourgade où on ne croisait jamais un inconnu, autrefois ; mais le rêve s'était fané, entraînant trop d'allées et venues, changeant la ville en un lieu de passage luisant de glace noire, prisonnier d'une épaisse chape de neige. Le genre de neige qui vous ôtait l'envie de vous lever le matin et transformait des villes animées en bêtes assoupies, qui jetaient à peine un œil hors de leur couverture blanche en attendant des jours plus chauds et plus cléments. La fumée de sa cigarette lui brûlait les paupières, mais Sadie avait bien d'autres sujets d'inquiétude que des dents tâchées et une mort prématurée. Elle se contenterait de prier, comme elle avait toujours été encline à le faire ; même si Dieu avait d'autres préoccupations qu'elle. Et elle avait souvent d'autres préoccupations que Dieu, qui avait pourtant été un pilier de son existence. Seule dans sa morne maison, Sadie n'avait plus qu'à attendre – même si elle ne savait pas bien quoi. Quand elle tentait de réfléchir, son esprit s'égarait, ressasant des sujets insignifiants, des idées inutiles. Mais revenant toujours à Thomas.

« L'inspecteur Braxton dit que tu es fourré au lit avec une fille. Mais je sais que tu n'es plus là », dit-elle à l'image

de son fils, sa folie dévorante se propageant à une vitesse incontrôlable depuis la disparition de Thomas. Tu es mort ; je le sens au fond de moi. »

Elle l'imagina tendre un bras depuis le fauteuil qui lui faisait face dans le salon, pour récupérer la cigarette entre ses doigts. Une longue expiration, grise et veloutée.

« Si tu sais que je suis mort, pourquoi te ronges-tu les sangs comme ça ? L'angoisse naît de l'incertitude, mais tu m'as l'air déjà fixée. »

Son rire silencieux était comme une mesure embrumée sur une partition vide.

« Fourré au lit avec une fille, vraiment ?

— C'est ce qu'il a dit. »

Il se pencha en avant.

« Qu'est-ce que tu sais du sexe, maman ? »

Sadie déglutit.

« J'ai connu l'amour.

— Je ne parle pas d'amour. Je parle de sexe, de la baise. »

Il éclaira la pièce d'un sourire narquois.

« C'était quand, la dernière fois qu'un homme t'a touchée, m'man ? La dernière fois qu'on a entamé un peu ton âme gelée ?

— Je t'interdis de me parler sur ce ton ! »

Elle se balançait d'avant en arrière, assise au bord de son siège, les yeux braqués loin de son fils.

« Ça explique pourquoi tu es aussi chiante.

— Va-t'en. »

Elle se frotta les yeux.

« Va-t'en et ne reviens jamais, espèce de... de...

— Un jour, j'arriverai à te faire jurer. Un jour. » Le cuir du fauteuil se gondola sous son poids.

« Je parie que c'était quand mon père était en vie, hein ? C'était ça, la dernière fois que tu as tiré un coup ? La dernière fois que tu as été réellement heureuse ? Parce que Dieu sait que ta vie a été un enfer, avec moi.

— Est-ce que tu te rendais compte à quel point c'était dur de t'aimer ? »

Il se cala dans son fauteuil et rejeta du coin de la bouche un mince filet de fumée vers le plafond. Sadie imagina qu'il lui rendait la cigarette avec un signe de tête :

« Ces cicatrices sur ton dos, dit-il en effleurant ses épaules du regard. C'est mon père qui t'a fait ça ? Est-ce que cette vision de ton corps grotesque a été ta dernière expérience de l'amour ? » demanda-t-il, mimant des guillemets au mot « amour ».

Après toutes ces années, Sadie sentait encore le relief des cicatrices sur sa peau. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer qu'elles ne saignaient pas, trente-quatre ans plus tard, puis elle écrasa son mégot dans un cendrier.

« Je suppose que tu ne rentreras pas ? »

Il se pencha en avant, son regard écorce de citron vert plongeant dans le sien, un frisson aigre traversant les veines de Sadie. Il secoua la tête.

« Non, maman. Je ne rentrerai pas. »

La forte toux de son voisin ramena Sadie à la réalité. Elle laissa le frisson l'emporter, balaya ses doutes et ses regrets. Mais à l'instant où elle se dirigeait vers la porte d'entrée, le fracas des sabots d'un cheval tirant un buggy amish s'éleva au coin de la rue. C'était celui de toujours, le seul qui passait à la même heure toutes les semaines. Encore une constante d'une vie qu'elle ne parviendrait jamais à oublier.

Le monde ne lui paraissait plus si vaste, après toutes ces années passées à Cane, quand elle pensait à la vie qu'elle avait abandonnée au beau milieu de son jardin.

Elle s'aventura dans un monde extérieur qui semblait détraqué, pétrifié par le froid ; Cane dans une posture de vaincue. Le soleil argenté l'éblouit, éclipsant une pelouse aussi blanche et lisse qu'un glaçage de gâteau de mariage. Elle détestait l'hiver, sa rudesse. Le problème, c'était qu'il masquait la laideur de la ville : des rangées d'étroites bicoques à l'arrière surmonté d'un étage, tout juste assez espacées pour

loger des poubelles, et dont la moitié s'enlisaient en même temps que l'économie. Après le dégel, on comprendrait pourquoi cette région industrielle sinistrée était surnommée la « Ceinture de rouille » de l'Amérique. Dans sa laideur, elle redeviendrait au moins authentique, délivrée d'artifices, honnête.

M. Rydell était en train de déblayer l'allée de son garage quand il interpella Sadie. C'était un mineur à la retraite, comme tant d'autres à Cane, affligé d'une toux atroce qui la tirait de son sommeil dans les heures les plus calmes du matin. Il remonta l'allée à pas lents pour venir à sa rencontre, son habituelle offre de coup de main se heurtant à l'habituel refus poli de Sadie.

« Vous pourrez me prévenir si vous voyez Thomas ? » demanda-t-elle, retroussant les lèvres en un semblant de sourire. Si la scène avait été silencieuse, on aurait pu croire qu'elle grondait.

M. Rydell opina du chef avec ce regard tremblotant qu'on rencontrait souvent chez les mineurs, le nystagmus, cerise sur le gâteau d'une centaine de maladies des poumons qui affectaient ces hommes – anthracose en tête.

« Je vous avertirai de suite, Miss Gingerich. »

Le fond de l'air ne sentait que la fumée et le froid ce jour-là, mais c'était dans l'ordre des choses, en pays minier. Sadie faillit déraiper sur la glace quand elle débloqua les portes arrière gelées de sa camionnette. Elle alluma une Marlboro Light et dénicha une pelle à neige parmi un million d'ustensiles de travail inutiles. « Le camion-bonbons » : c'était comme ça que les gens du coin surnommaient le véhicule blanc orné du logo de sa boutique, *La Maison en sucre*. Des feuilles de lierre avaient été peintes en magenta autour du nom, accompagnées d'autocollants représentant des bonbons au caramel et à la menthe.

L'arrivée de Noël signifiait qu'elle devait multiplier les fournées de tuiles de chocolat à la menthe poivrée, de *pferrferrnüsse*, de gingembre confit et autres sucreries amish.

Mais les visites imaginaires de son fils la rendaient distraite, ce qui n'empêchait pas les gens de l'arrêter dans la rue toutes les demi-heures pour lui demander le secret de ses biscuits au miel délicieusement alvéolés, célèbres dans tout l'État. L'astuce consistait à rajouter de la mélasse et à verser la pâte sur une plaque de cuisson congelée, une technique qu'elle avait découverte par accident, mais toujours gardée pour elle. Chaque année, son succès grandissait, et sa passion pourtant n'avait de cesse de s'amenuiser. Comme beaucoup d'autres, elle commençait à être attaquée de l'intérieur par la pourriture de Cane.

Elle étudia les brûlures laissées par le sucre sur ses poignets, sa peau épaissie par le travail, témoin d'une vie de dur labeur, même si elle la devait en grande partie à son enfance à Vinegar. Le sifflement du vent l'assaillit pour venir frapper son tympan, un pic à glace s'enfonçant dans son cerveau. Elle s'écarta de l'arrière de la camionnette, et observa l'endroit où la chair de l'hiver était interrompue par la silhouette de l'inspecteur Rose, éclairée en rouge et bleu pâle. Elle sentit la sueur perler à la racine de ses cheveux et sous son écharpe, ses nerfs tendus à craquer. On était en train de déchirer son cœur en lambeaux, des lames de scie tailladant son crâne derrière ses yeux.

Dans leur dos, M. Rydell abandonna son allée comme une croûte à moitié grattée.

« Sadie Gingerich ? » demanda Rose, même s'il connaissait la réponse.

Un feu brûlait dans sa poitrine, et les charnières de sa mâchoire lui donnaient l'impression de rouiller de rage.

« Je suppose que Thomas n'était pas fourré au pieu, alors ? »

Elle dépassa Rose sans lui jeter un regard et ignora Rydell, ajustant son emprise sur la pelle à neige, un appel aux armes. Elle enfonça la lame dans une congère, grognant à chaque poussée. Les hommes restèrent abasourdis, penchant la tête pour observer ce spécimen connu sous le nom de « mère »

dans son environnement antinaturel. Car c'était bien le mot approprié quand un parent enterrait son enfant : antinaturel.

« Madame, vous voulez que j'appelle quelqu'un ? demanda l'inspecteur Rose. Je peux faire quelque chose pour vous aider ?

— Oui », grogna-t-elle, les nerfs de sa main envoyant une décharge dans son coude quand la pelle heurta le ciment.

Elle ne les regarda pas, les yeux rivés sur l'allée de sa maison. On aurait dit qu'elle creusait déjà la tombe de son fils, avec une douleur et une force titanesques que seule une mère pouvait comprendre. Haussant le ton malgré elle, elle déclara : « Allez voir au fond de la remise, et rapportez-moi du putain de sel. »

« Eh ben voilà ! » la félicita son fils dans sa tête.

Le jour se levait au commissariat. Quand Braxton avait pu se permettre le luxe du sommeil, lequel n'avait daigné se montrer que par bribes de ruban translucide serpentant d'un côté à l'autre de la réalité, son cerveau était resté agité, échauffé par la visite de Ruby Heinz et la disparition des trois gamins des montagnes, dont son fils, Owen.

Encore excité par l'ivresse de la veille, il continua d'user les pages du répertoire des enfants disparus dans l'État, dont les coins étaient poisseux et déchirés après une nuit d'obsession. Les affaires non officielles d'Owen Heinz, Pearl « Moose » Nash et Vern Garland s'étaient insinuées sous sa peau comme des parasites avant de filer jusqu'à son cerveau pour grignoter sa raison. C'était ce boulot, ce foutu boulot, et il mourait d'impatience d'en être débarrassé pour de bon. Les effets secondaires incluaient une tendance à l'insomnie, une patience réduite avec sa femme, des crises d'angoisse, le besoin d'engloutir de généreuses quantités d'alcool (peu importait lequel, tant qu'il lui tombait sous la main), la prise de conscience qu'il ressemblait de plus en plus à son père, une perte d'appétit... il ne pouvait même plus se branler sans que ses affaires passées lui assaillent l'esprit.

Il ne trouva rien dans NamUs¹, ni dans aucune autre base de données qui corresponde aux descriptions gribouillées par

1. Fichier national répertoriant les caractéristiques des personnes disparues et des morts restant à identifier. (*N.d.T.*)

Ruby, et sûrement pas « zieu noizète » ou « tatouaje maman sur do ». Pas de Owen Heinz, pas de Vern Garland, pas de Pearl « Moose » Nash.

S'il n'y avait eu qu'un seul disparu, on aurait facilement pu classer l'affaire comme une fugue : un gosse déboussolé par la puberté qui était parti vivre ses rêves à Hollywood ou qui avait décampé avec l'amour de sa vie... mais il aurait fallu qu'il ne soit pas de Cokesbury. Ces gens-là étaient notoirement soudés, une engeance loyale. Et trois à la fois ? Ça devenait totalement improbable, puisque leur communauté ne comptait qu'une centaine de membres (et encore, c'était une estimation).

Pour éviter l'équipe de jour qui débarquait avec son ravitaillement de café colombien et de donuts, Braxton écouta les messages sur le répondeur de son poste. Le premier avait été laissé par Sadie Gingerich.

« Inspecteur Braxton, c'est Sadie... »

Un silence.

« C'est Sadie Gingerich. »

Un autre silence.

Le front appuyé sur sa paume, il l'écouta respirer et fumer, fumer et respirer au bout du fil, sans rien ajouter. Cela dura quatre minutes et sept secondes, probablement le temps de terminer une cigarette.

Il récupéra le dossier qu'on venait d'ouvrir sur son fils, feu Thomas Gingerich. En ville, on connaissait Thomas comme le gérant du vieux drugstore Chancey, sur Main Street. Les vieilles dames le trouvaient charmant, les jeunes filles se pâmaient devant lui, les hommes l'invitaient à tous les barbecues et les sorties d'escalade possibles et imaginables. Un type apprécié. Populaire. Généreux. Et célibataire, au plus grand bonheur de ces demoiselles. Celles qui manquaient d'estime d'elles-mêmes se demandaient sûrement s'il n'était pas gay, depuis le temps qu'il aurait dû se caser. Mais de l'avis de Braxton, le gamin avait simplement assez de jugeote pour fuir les femmes de Cane comme la peste.

Appuyez sur la touche étoile pour effacer le message. Appuyez sur la touche dièse pour le réécouter. Braxton se dépêcha d'appuyer sur dièse, juste pour entendre Sadie Gingerich respirer et fumer pendant qu'il continuait d'étudier le dossier de son fils décédé.

D'après ce qu'il arriva à observer, entre le carnage qu'avait laissé l'ours et une gorgée du tord-boyaux légendaire de Ruby, on comptait quarante-deux coups de couteau sur le cadavre. Il devrait attendre que le médecin légiste rende son rapport pour en savoir plus, et Dieu seul savait combien de mois ça prendrait.

La nouvelle ne s'était pas encore ébruitée, Braxton savait que la ville pleurerait la mort du vieux garçon en chef de Cane. Il faudrait qu'il fasse preuve de discrétion, en particulier au sujet des circonstances du décès, s'il ne voulait pas faire face au chaos et à l'hystérie générale. Il savait comment ça se passait, dans les petites villes. Il n'avait pas besoin que Cane devienne la nouvelle Salem, fourches brandies et femmes de petite vertu brûlées sur le bûcher.

Braxton appuya de nouveau sur dièse, revenant à la respiration de Sadie.

Il sursauta quand le capitaine Junior McIntosh abattit la main sur son bureau.

« Debout, Braxton. »

Combien de temps j'ai dormi ? Braxton lécha le sommeil au coin de sa bouche, son haleine laissant une empreinte brûlante sur le bureau.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

Junior poussa un long soupir, attendant que l'inspecteur termine de se réveiller. Braxton savait qu'il reniflait sa gueule de bois à des kilomètres, savait que son beau-frère se rendait compte qu'il n'avait pas changé de vêtements depuis la veille, n'étant jamais rentré chez lui.

« J'ai besoin que tu ailles interroger la copine de Thomas Gingerich. »

— Il avait une copine ? » Première nouvelle. *Enfin une info intéressante.*

— Une fille avec qui il couchait, en tout cas. »

Braxton voulut prendre le dossier des mains de son chef, mais Junior le ramena vers lui, un géant de deux mètres jouant avec le déjeuner d'un plus petit dans la cour de récré. Braxton lui agrippa le poignet, et serra si fort que Junior sentit ses ongles à travers la manche de sa chemise et fut obligé de lâcher prise.

« Connard. »

Le poste de capitaine aurait dû revenir à Braxton, et ils le savaient tous les deux : McIntosh était tout simplement trop bête pour ce boulot, un vrai lourdaud. N'importe quel chef qui se respectait aurait réprimandé Braxton pour son geste. Merde, même Braxton se rendait compte que son penchant pour la bouteille aurait déjà dû lui valoir un renvoi définitif. Mais ces deux-là n'avaient pas une relation professionnelle typique. Personne ne donnait d'ordres à Braxton, c'était de notoriété publique. Et, bien sûr, le fait qu'ils étaient beaux-frères n'arrangeait rien.

« Il est tout à toi, frangin. »

Braxton avait horreur de ce surnom, mais il était persuadé que c'était précisément pour ça que Junior l'employait. Le capitaine commença à tourner les talons, puis se ravisa.

« Où est Rose ?

— Il est allé annoncer la nouvelle à la mère. Le gamin supporte bien le froid, et ça m'évite de l'avoir dans les pattes. » Braxton fit mine d'être occupé, déplaçant des papiers au hasard. « Je ne peux pas gérer quelqu'un comme Sadie Gingerich. Ces vieux Amish, avec leur air perdu, comme des cabots abandonnés au bord de l'autoroute... »

Quand il se rendit compte qu'il divaguait, il était trop tard. Junior se pencha vers lui, et chuchota :

« Tu es bourré.

— Mon capitaine... »

Il s'efforça d'inspirer en parlant, pour camoufler les preuves.

« J'ai cuv   cette nuit. »

Il brandit le nouveau dossier devant lui.

« Je m'occupe de   a. »

Les sourcils de Junior se soulevèrent jusqu'à la racine de ses cheveux.

«   tre marié à ma garce de s  ur ne sera pas éternellement à ton avantage, dit-il en s'éloignant vers son bureau.

—   tre marié à ta garce de s  ur n'a jamais été à mon avantage ! » cria Braxton dans son dos. Avec un rictus narquois, son chef referma la porte derrière lui.

Braxton parcourut en diagonale l'ordre d'arrestation de la régulière de Thomas Gingerich, pendant qu'il ouvrait le premier tiroir de son bureau pour récupérer du déodorant. Mais en découvrant le visage de la fille, ses pommettes s'embras  rent. Il braqua les yeux sur Junior dans la forteresse de verre qui lui servait de bureau.

« H  , capitaine ! » cria-t-il, s'attirant le regard des flics de retour de patrouille.

Braxton le méprisait, cet ego sur pattes, fils d'une catin vénale et de son beau-père décédé, Senior McIntosh, qui faisait autrefois la pluie et le beau temps dans cette ville en charbon effrit  . Junior leva les yeux de son bureau au moment où Braxton pointa le dossier dans sa direction.

« Je t'emmerde ! » cria-t-il en refermant le tiroir avec fracas.

On pouvait mettre   a sur le compte d'un reliquat de cuite à la bière. L'autre rabat-joie n'hésiterait pas. Mais il ne pouvait pas se débarrasser de Braxton, puisque son mariage en avait fait un membre à part entière de la caste politique de Cane qui lui servait de famille. Et puis Braxton se serait débattu comme un forcené, et c'était une des rares choses qui l'aiderait encore à tenir debout, en dehors de son genou détraqué. Se débattre comme un forcené. Le point positif, c'était que Braxton était un excellent inspecteur. Le côté négatif, c'était qu'il le savait.

Il se précipita vers les vestiaires pour enfiler ses vêtements de neige. Il ne doutait pas un instant qu'après son départ, quelqu'un récupérerait le dossier dans sa corbeille à papier et annoncerait à la cantonade que le « plan cul » de Thomas Gingerich n'était autre qu'Allison Kendricks : la fille de son cousin, que Braxton avait un temps considérée comme la sienne.

La voiture de Braxton n'aurait pas tenu le coup sur le chemin privé qui menait à la cabane de son cousin Danny, une route de terre bordée de fossés de deux mètres creusés à la main, dans une forêt si dense qu'elle conférait une atmosphère de crépuscule aux jours les plus ensoleillés. Braxton s'était équipé de raquettes d'alpiniste en acier pour ne pas s'enfoncer dans la poudreuse jusqu'aux hanches. Il avait cessé de neiger, du moins pendant le bon kilomètre qui le séparait de la maison. Avec les pannes de courant qui s'enchaînaient à Cane, toutes les motoneiges de la police avaient été réquisitionnées. Mais s'il y avait une chose dont Braxton était sûr, c'était qu'il devait se charger de cette visite lui-même.

Le terrain était vaste, des centaines d'hectares. Rien que du blanc sur du blanc, et si vous aviez envie d'aller voir un peu plus loin, vous n'auriez encore trouvé que du blanc. À travers une rafale de poudreuse, Braxton observa une ombre à l'horizon. C'était la remise de son oncle, le père de Danny. Un type costaud aux joues roses de gamin de douze ans, d'après le peu de souvenirs qu'il en gardait. Il était tombé de la berge d'une rivière, se brisant les deux chevilles à la fois. Elles étaient tellement tordues qu'il avait été réduit à ramper, aussi longtemps et aussi loin qu'il avait pu. Il était parvenu jusqu'à cette remise à la seule force de ses coudes. Il avait tenté un bon moment de résister au froid

en buvant de l'antigel, même si Braxton ne savait pas trop si ça avait fonctionné ou si ça l'avait seulement achevé plus vite. Il avait tenu quelques jours, mais était mort depuis une semaine quand le petit Danny avait fini par le retrouver, après avoir supposé qu'il avait élu domicile dans un bar – ce qui n'aurait pas été la première fois. Les médecins disaient que ses reins étincelaient de poison cristallisé quand ils l'avaient ouvert.

Braxton ne comprenait pas bien l'idée de l'antigel. Pourquoi vouloir retarder l'inévitable ? Mais lorsque le souffle hivernal de la montagne s'engouffra sous sa capuche et se lova derrière sa nuque, il se prit à rêver d'une gorgée de gnôle pour se réchauffer.

La mère de Braxton était la sœur du père de Danny, ce qui expliquait que les cousins n'aient pas le même nom de famille. Avant d'atteindre la splendeur amère de l'âge adulte, ils avaient été aussi proches que des frères, les mâles alpha de Cane. Leurs bêtises d'enfance et leurs frasques d'adolescence étaient restées dans les annales, ce qui ne faisait peut-être que prouver à quel point on s'ennuyait à Cane.

Des volutes de fumée grise sorties de la cheminée métallique s'inscrivaient dans le ciel couleur cendre, une odeur de feu de bois. Braxton remua les orteils dans ses bottes de neige pour faire circuler le sang et empêcher la morsure du froid de les emporter. En temps normal, le fumet de la cuisine de Danny lui aurait donné faim, mais il avait laissé son appétit au fond des bouteilles vides de Yuengling qu'il cachait dans la benne à ordures derrière le commissariat. Danny était capable de vous concocter un repas avec n'importe quelle bête morte, même les rampantes. Quand Braxton arriva en haut de la route, il appela son cousin pour l'avertir de sa présence. Étant donné l'arsenal d'armes à feu qu'il gardait chez lui et son tempérament bien plus volcanique qu'il ne voulait l'admettre, ce n'était pas le genre d'homme qu'on avait envie de prendre par surprise.

Un cerf de Virginie fraîchement abattu était pendu par les pattes à un arbre, oscillant comme un balancier d'horloge agonisante. Braxton essaya de repérer le chemin sous la neige pour éviter les pièges à ours.

« Tu es là, Danny Boy ? »

— Ici ! »

À l'intérieur, le grésillement d'une poêle évoquait le tambour d'un cortège. Des bûches sifflaient et craquaient sous une casserole de chocolat chaud. Le froid glacial de l'hiver collait à la peau de Braxton. Quand il se secoua pour s'en débarrasser, sa gueule de bois fit un retour en fanfare, tandis que son souffle raccourci par la marche s'apaisait. Ses yeux mirent un temps à s'accoutumer à la pénombre de la cabane, après avoir contemplé des hectares de blanc pendant trop longtemps.

À première vue, Danny avait tout de l'homme des bois primitif ; mais il n'était pas étranger à la civilisation, ne se retirant du monde qu'un week-end ici ou là, et à chaque Noël.

« Comment va Tante Grace ? » demanda Braxton. Mais ce n'était qu'une entrée en matière avant de devoir annoncer à Danny qu'on l'avait chargé d'appréhender sa fille Allison.

Danny haussa une épaule et retourna un râble de lièvre sur le feu.

« Elle a ses bons et ses mauvais jours. »

Il avait une voix grave et rauque, un corps de grizzli, la peau empreinte d'un léger parfum de cèdre, après avoir passé des années à abattre, ébrancher et débiter des arbres. Si vous essayiez de mettre une image sur le mot « bûcheron », c'était assurément Danny que vous verriez. Il avait été l'une des rares personnes à prospérer dans ce métier précaire, terminant propriétaire de l'exploitation forestière la plus florissante de Pennsylvanie. Tous ceux qui l'avaient connu à son heure de gloire se rappelaient l'avoir entendu se vanter d'avoir remporté le championnat de bûcheronnage du nord-est des États-Unis tous les ans entre 1980 et 1986, jusqu'à ce qu'il perde l'auriculaire et l'annulaire de sa main

droite dans un combat singulier avec une tronçonneuse. Et tous ceux qui étaient présents ce jour-là vous diraient qu'ils l'avaient vu ramasser ses doigts par terre et les ranger dans sa poche, avant de crier : « Faute ! », même s'il n'avait jamais confirmé ni infirmé l'histoire.

Malheureusement, ce n'était pas pour son âge d'or qu'il était célèbre à Cane. Et il avait beau faire, Danny ne s'imaginait pas une seule seconde que mener une vie honnête sans boire une goutte d'alcool effacerait la période plus sombre de sa vie, qui lui avait valu une condamnation de prison à perpétuité. Et son cousin non plus.

« J'ai entendu dire que tu prenais ta retraite, remarqua Danny. Deb m'a invité au dîner, mais j'avais quelque chose de prévu.

— Tu parles. »

Braxton se dirigea vers un petit placard, attrapa une tasse de café proclamant *J'aimerais être un verre à whisky* et alla se servir du chocolat chaud près de la gazinière, en songeant que la cabane n'avait quasiment pas changé depuis leur enfance.

« Ne te sens pas obligé de me raconter ces conneries. »

Danny le fixa en haussant un demi-sourcil, cette expression typique des Kendricks qui avait remis plus d'un homme à sa place.

« C'est pas comme si je vous avais manqué, si ? »

Braxton enfonça un poing dans sa poche, se demandant s'il allait laisser cette simple visite dégénérer en l'une des violentes altercations pour lesquelles les hommes de sa famille étaient célèbres. Mais, avec sa gueule de bois qui s'éternisait, il décida de passer outre.

« Il n'y a vraiment qu'un dingue comme toi, pour monter jusqu'ici pendant la tempête de neige de la décennie.

— Il fallait que je vienne ouvrir les robinets pour que la tuyauterie ne gèle pas. C'est arrivé l'an dernier, et la baraque était inondée au printemps. »

Si la bouche de Danny bougeait, Braxton ne pouvait pas la voir, derrière sa barbe broussailleuse et sauvage. « Et comme personne d'autre dans la famille ne se porte volontaire pour le faire... »

Braxton passa son doigt sur la poussière du placard.

« Tu as raison. Je déteste cet endroit. »

Il inspecta les toiles d'araignées dans les coins. « Ruby Heinz est venue me voir hier soir. Elle m'a dit que tu lui avais parlé de moi.

— La femme corrompue rencontre le flic véreux. »

Danny attrapa quelques bocaux à épices au-dessus du plan de travail. « Elle cherche de l'aide où elle peut en trouver. »

Braxton ouvrit le frigo ; il avait un petit creux après cette longue marche. À l'intérieur, il trouva un grand carton blanc contenant quelques bouts de gâteau rassis.

« Qu'est-ce qu'on fête ? »

— Mes vingt-cinq ans. Sans boire, je veux dire.

— J'avais compris.

— C'est à cause de Ruby que tu es venu me voir ? »

Braxton s'efforça de rester impassible, versant un demi-kilo de sucre dans son chocolat pour lutter contre sa torpeur.

« Il faut que je trouve Allison, Danny », lâcha-t-il.

Les yeux toujours fixés sur le lièvre, Danny ajouta du vin rouge sans alcool et du romarin dans la poêle. Il avait peut-être soupiré, mais si c'était le cas, le son s'était perdu dans sa barbe.

« Comment veux-tu que je sache où elle est ? Je ne suis que son père. »

Son poitrail de taureau se gonfla ; sa chemise à carreaux bleue lui fit comme une seconde peau, de nouveaux interstices apparaissant entre les boutons. La lassitude envahit son regard alors qu'il ôtait la poêle du feu, avec un effort perceptible pour réprimer ses émotions.

« Qu'est-ce qu'elle a encore fait ? »

Braxton évitait son regard.

« J'ai juste besoin de lui poser quelques questions.

— Quelques questions sur quoi ?

— Quelqu'un qu'elle voyait. »

La voix de Braxton s'étrangla. Connaissant bien les lieux, il ouvrit un placard à pain à côté du congélateur pour en sortir une petite bouteille de bourbon. Danny lui jeta un regard noir.

« Je voulais la remporter la dernière fois que je suis venu. Désolé. »

Mais ils savaient tous les deux que ses excuses n'étaient pas sincères.

« Tu vas arrêter de tourner autour du pot, oui ? dit Danny. Je n'ai aucune idée de qui Allison voyait. »

Il secoua la poêle en fonte et transféra son contenu dans une assiette.

« Juste ce couillon de dealer avec qui elle se remet de temps à autre. Ezekiel Wolf. Tu sais, le gamin de Ben Wolf.

— Oui, je connais ce crétin. »

Braxton fit craquer les os de sa nuque.

« On a trouvé le cadavre d'un homme hier soir, près des mines du Nord.

— Là où nos vieux bossaient ?

— C'est ça. Ça fait quasiment dix ans qu'elles sont à l'abandon. Les jeunes y vont pour se raconter des histoires qui font peur et dépucler leurs copines l'été, des clochards y logent l'hiver.

— Oui, je vois l'endroit. »

Braxton se racla la gorge.

« C'était Thomas Gingerich. »

Danny s'immobilisa, leva les yeux vers le conduit d'aération au-dessus de la gazinière.

« Thomas Gingerich ? »

Il secoua la tête.

« Merde, c'est moche. »

Il poussa un long soupir.

« Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un ours, apparemment.

— Une sale façon de mourir. »

Danny s'assit à une table qui paraissait minuscule à côté de lui, et se pencha sur sa collation de fin de matinée.

« On a vu beaucoup d'ours cette année, une des meilleures à Cane. »

Passionné de chasse, Danny connaissait bien les bois et les bêtes qui les peuplaient. La conversation fit une embardée :

« Et tu crois qu'Allison et lui étaient en couple ?

— C'est ce qu'on m'a dit, mais qui sait.

— Pourquoi tu dois voir Allison, si c'était une attaque d'ours ?

— J'en sais rien. »

Braxton sentait que Danny commençait à voir clair dans son jeu.

« J'essaie juste de ne pas faire de vagues en attendant la fin de la semaine, quand je pourrai enfin me tirer pour de bon. Je ne fais que ce qu'on me demande.

— Ce que ce connard de Junior McIntosh te demande, tu veux dire, déclara Danny en mastiquant son gibier. Je ne supporte pas ce con.

— Bienvenue au club.

— Ça, tu as dû le voir plus souvent que moi, dit-il en essuyant du jus de lapin sur sa bouche avec un mouchoir en tissu. Mais bref, j'irai la chercher quand j'aurai fini de manger.

— Tu sais où elle est ? »

Danny se redressa de toute sa hauteur et le foudroya du regard.

« J'ai dit que j'irais la chercher. »

Braxton leva les mains avec un sourire.

« Pas la peine de le prendre comme ça. »

Il rajusta son manteau et resserra ses raquettes, se préparant à repartir.

« Vu le casier judiciaire qu'elle a, il vaut mieux que je lui parle avant que mes collègues s'embarquent dans une chasse aux sorcières. »

Il ajouta par-dessus son épaule :

« Et c'est pas que ça m'intéresse, mais si elle traîne à Mulberry avec des types comme les Wolf, il vaut mieux que tu ailles la chercher. Elle ne tiendra pas longtemps là-bas.

— Puis-je faire autre chose pour vous, Votre Altesse ? » répliqua Danny en enfonçant un couteau aiguisé dans son gibier, le métal crissant sur la céramique.

Braxton rebroussa chemin en suivant ses traces de pas, telles les miettes de pain du conte de Hansel et Gretel. Trois cents mètres plus bas, au-dessus du bruit étouffé de ses foulées dans la neige, il entendit Danny rugir comme un géant au flanc transpercé d'une flèche. Le fracas des casseroles interrompit le silence, telle une boule à neige volant en éclats. Braxton envisagea de faire demi-tour, mais l'indifférence causée par une légère ébriété l'en dissuada. Il se dit qu'il valait mieux laisser l'homme gérer seul le fardeau d'être le père d'une junkie de cinquante kilos, toujours à deux doigts de se foutre en l'air avec des mélanges de drogues.

1991

L'uniforme de police gris de Braxton disparaissait dans un brouillard qui avait surgi de nulle part, comme le souffle d'un enfant triste s'échappant d'un ballon gonflé pour une fête où personne n'était venu. Voilà comment se passait le neuvième anniversaire d'Allison, son premier chez le cousin de son père pendant que celui-ci « allait se refaire une santé ailleurs », comme on le lui avait expliqué. Mais Cane était trop petite ; tous les parents savaient à quoi s'en tenir, eux qui restaient branchés en permanence sur la fréquence de la police de leur patelin. Alors quand Danny était parti en prison, Allison était devenue la paria de l'école primaire, la lépreuse de la cantine, un rappel vivant pour bien des gens des origines de sa famille et d'une bonne partie des familles de Cane. Un sang aberrant.

Dans la gare de triage abandonnée, elle passa furtivement la tête par la porte ouverte du wagon de marchandises, observa la silhouette de Braxton qui franchissait en boitillant les rails éclatés, aperçut le reflet étincelant de son badge dans une brume couleur fer.

« Sors de ta cachette ! » appela-t-il d'une voix modulée par un rire.

Elle se faufila au fond du wagon, comme on en trouvait des centaines à cet endroit.

Elle sursauta quand Braxton apparut à la porte, la trouvant recroquevillée dans un coin, les genoux serrés contre sa poitrine. Derrière lui, la neige noire, les cendres d'une ville constamment embrasée par les mines de charbon et les fonderies, la toux cancéreuse de Cane. Comme de la poussière de fée saupoudrée par une entité maléfique ou des écailles perdues par un dragon, la cendre tombait, quand elle rencontra le sourire de Braxton.

« Trouvée ! »

Mais Allison préféra presser son front sur ses rotules, furieuse contre le monde entier parce qu'elle n'avait pas réussi à fêter ses neuf ans comme il fallait.

« Quel anniversaire merdique, hein ? » Braxton se hissa dans le wagon et se retourna pour faire face au jour lugubre. Avec un soupir, il sortit deux bouteilles d'un sac en papier blanc du drugstore Chancey, qui se trouvait à deux pas. « Désolé, je ne devrais pas dire de gros mots. Je n'ai pas l'habitude d'être avec des enfants. »

Allison tourna la tête, sa voix s'élevant de ses genoux. « Merdique, c'est exactement ça.

— Je vais faire comme si je n'avais pas entendu. » Il poussa un nouveau soupir en dévissant le bouchon des bouteilles, puis tapota le plancher à côté de lui : « Viens par ici. »

On y voyait à peine à un mètre dans ce brouillard, imprégné d'une odeur mouillée recrachée par les hauts-fourneaux. Ils devaient former un drôle de duo, les membres dégingandés de la fillette contrastant avec l'uniforme ajusté et la haute taille de Braxton. Il lui tendit une bouteille en verre marron et fit tinter son goulot contre le sien. Puis ils sirotèrent leur soda au bouleau en échangeant de longs regards.

« Les enfants à l'école disent que papa est un assassin. »

Il leva un sourcil. « Danny n'est pas un assassin, Allison.

— Tu le jures ? »

Mais comme Braxton ne pouvait pas le faire, il haussa les épaules. Ils balancèrent leurs jambes dans le brouillard.

« Quand tu auras notre âge, tu comprendras. On ne maîtrise pas toujours tout, nous les adultes. » Il la regarda droit dans

les yeux. « Nos décisions peuvent être aussi merdiques qu'un anniversaire quand on a neuf ans. »

Elle lui sourit, appréciant sa franchise. Elle tendit le bras à l'extérieur du wagon et laissa les cendres atterrir en douceur sur le dos de sa main, remuant ses jointures crasseuses pour les déplacer. Elle repensa à son père, qui décrivait les orages comme une partie de bowling entre anges ; la foudre éclatait quand ils frappaient les quilles, le tonnerre quand ils lançaient la boule.

« Papa dit que la neige noire est la cendre de cigarette que les anges font tomber du paradis. Il dit que Cane est le cendrier de Dieu.

— Ça lui ressemble bien. »

Elle adorait la façon dont Braxton la regardait, comme s'il se trouvait avec une de ses amies adultes, plutôt qu'une gamine qui lui empoisonnait la vie. Alors qu'ils exhalèrent le soda poisseux au bouleau noir, il demanda :

« Ça te dit qu'on rentre à la maison et qu'on fasse des black cows avec ça ? »

Les black cows : le remède traditionnel pennsylvanien composé de soda et de glace au chocolat.

Au lieu de la réaction enthousiaste qu'on aurait pu attendre d'une fillette, Allison se mit à examiner les graffitis à l'intérieur du wagon en bois, et donna une pichenette sur le plancher pour écouter l'écho.

« Je veux que tu me répondes franchement, dit-elle. Est-ce que mon père va sortir un jour ?

— Franchement... » La voix de Braxton s'éteignit. « Franchement, je n'en sais rien.

— Mais la prison à vie, ça veut dire pour toujours, non ?

— Pas forcément. » Il étudia les cendres. « La justice est tordue, parfois. Et si tu veux que je sois totalement franc, la plupart des adultes n'y comprennent rien. »

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en août 2017
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
61250 Lonrai
N° d'édition : L.01ELON000138N001
Dépôt légal : août 2017